

*« Rien de rien ne m'illusionne ;  
C'est rire aux parents, qu'au soleil,  
Mais moi je ne veux rire à rien ;  
Et libre soit cette infortune. »*

Arthur Rimbaud

## I

Devant le lycée, personne. Les scooters, alignés sous la statue de Charles de Gaulle, sont privés des habituels loubards appesantis sur leurs guidons. La sonnerie a dû retentir. À peine la grille franchie, le responsable des terminales, tout transpirant, m'arrête d'un geste brusque.

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue ?

Sa voix vibre d'indignation dans le silence de la cour. Quelques feuilles mortes dansent sur le sol. En empoignant mon cou, il me retourne pour me renvoyer d'où je viens.

— Fous-moi le camp ! Ton jogging laisse voir la couleur de ton caleçon !

— Mais je viens de courir ! Pour pas être en retard...

Il semble trembler de rage. La salive avalée fait osciller sa pomme d'Adam, l'odeur de sa chemise a

déjà quelque chose de disciplinaire. Alors il descend brutalement le pantalon à mes genoux.

— Voilà ! Et là on le voit pas ton slip ? T'as l'air malin comme ça, devant le lycée !

Jusqu'au nombril je remonte le vêtement. On entend l'éclat lointain des voix de professeurs qui scandent leurs leçons.

— Tu viendras plus jamais dans cette tenue, plus jamais. Fais attention. Sérieusement, fais attention. À t'habiller comme ça, tu vas voir ce qui va finir par t'arriver ! Allez, file en classe !

Je ne me fais pas prier pour disparaître dans les couloirs anonymes.

Je ne passe pas pour un garçon normal : on m'a murmuré très vite des mots tendres à l'oreille. On m'a tôt fait comprendre que ma frimousse abandonnée était douce à cajoler. Les autres moquent mes façons équivoques de m'avachir au soleil, mais j'obtiens la bienveillance de ces dames, satisfaites que le coin compte un voyou de moins. J'ai déjà entrevu une nervosité semblable à celle du pion : c'est celle des hommes que je désarçonne. Les gars du bourg ne savent que faire de mes œillades.

À Roche-Rousse, la racaille somnole au bas des façades. J'ai souvent droit à des insultes sifflées entre les dents, entre les blagues. Ils me pincent parfois et je reviens à la maison les bras bleuis, les cuisses tatouées de formations mauves qui s'attardent là quelques jours.

Le vent qui traverse notre ville laisse une teinte ocre aux vitres : tout s'empoussièrera, tout s'use. Ici jamais rien n'a l'air neuf. Voilà longtemps que les immeubles en béton ont encerclé la place centrale. Elle

exhibe hypocritement ses devantures de bon aloi, quelques demeures de notables et un restaurant à nappes blanches ; mais sitôt traversées les premières lignes de maisonnettes, plus de marronniers : des bâtiments mornes, hérissés d'antennes paraboliques.

Je suis né avec une tare, celle d'avoir des parents médiocres. Je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais été fier d'eux. Sauf une fois, lorsque au hasard d'une matinée de voiture – j'étais enfant –, ils ont fait halte sur une placette endormie du Périgord. Mon père ennuageait l'habitable de la fumée de ses cigarettes, ma mère dormait, la tête rejetée en arrière comme une morte. L'endroit où nous étions arrêtés offrait, en guise de panorama, la vieille pierre claire de ses maisons. Alors qu'ils entretenaient habituellement un sinistre régime de privations, ils se décidèrent ce jour-là à s'attabler dans une salle à manger cossue. Tout le reste était fermé. L'hôtel était décoré comme un boudoir, nous étions seuls dans son immense salle à manger. Sur un chariot à pâtisseries, des assiettes d'argent réfléchissaient le galbe doré des madeleines. Les serveurs désœuvrés s'empressaient, nous étions là comme trois intrus.

Pour nous, c'était une dépense exceptionnelle. La douceur de cette heure m'avait émerveillé. On m'avait jusqu'ici confiné dans une austérité vertueuse. Pour riposter à la vie spartiate que mes parents m'imposaient, je fondais des utopies. Glaces, fresques, arabesques. Ce jour-là, pour une fois, ils m'ouvraient les portes d'un grand salon. Sur ma chaise trop haute, je me suis cru Roi-Soleil. Un triomphe ! Il n'eut jamais aucune suite.

Quelques semaines après, mon petit frère est né. Il fallait sauver cet être minuscule, dont les orteils infimes s'agitaient lorsqu'on changeait sa couche (dévoilant, entre ses jambes relevées, deux gros haricots bruns). Il fallait que je le protège. Que je lui donne secrètement une seconde éducation, inspirée cette fois de la beauté des choses. L'argent de poche concédé par mon grand-père m'y aidait, et je lui offrais des costumes, des bonbons, des joujoux dérisoires qu'on passait des heures à bricoler.

Ce qui m'avait grossi d'amour, sitôt que j'avais vu mon petit frère bordé dans le berceau en plastique de la maternité, c'était cette bouille que je ne parvenais pas à regarder sans l'inonder de baisers. Cette tendresse un peu baveuse me submergeait, et je la déposais sur la ciselure de ses lèvres, sur les flocons que le lait infantile laissait à leur commissure. J'ai parlé des heures à ces yeux immenses. Un jour, devant moi, Gaspard, juché sur ses genoux au creux du petit lit, entonna ses premiers mots, répétant les bouts de phrase que je faisais tomber doucement dans son oreille. Il comprenait ! Il imitait ! Et il riait même de ses singeries ! La fierté me secouait la poitrine. Dans cette famille, un autre être naissait au sens. On pourrait discuter, lui et moi, des heures entières. Les parents n'étaient plus les seuls confesseurs.

Et ces premiers mots, comme un dialogue longtemps empêché, ne se tarirent jamais ; ce soir-là, c'est après une heure de bavardage que ma mère nous interrompit. Elle réclamait que l'enfant vienne dîner ; elle avait préparé une purée et voulait la faire avaler sans patience à mon frère qui hoquetait. Contraint de lui abandonner le petit, je fomentai déjà son en-

lèvement, comme un vagabond se révoltant contre l'institution charitable qui prétendait lui confisquer son gosse.

\*

En sortant du Lycée de Roche-Rousse, les filles se déplacent en meutes. Elles remontent l'Avenue du 18-Juin, longent les vitrines des boutiques où des robes de mémé agonisent depuis des années. Plus haut, lorsqu'elles croisent un attroupement de gars, c'est une petite guerre civile de cris et de sifflements. On se chamaille, on s'insulte, mais les garçons finissent par obtenir des baisers. Elles sont ravies de pouvoir s'indigner. Eux me laissent plus tranquille. Seuls quelques lourdauds moquent parfois ma « bouche à pipe » ou l'incurvation de ma chute de reins.

Aux abords de la cité, les demoiselles dansent autour des lampadaires, retardant l'heure où chacune rentrera dans le clapier familial. Deux d'entre elles m'ont choisi : elles portent des prénoms de fruits et de fleurs qui reflètent mal leur férocité. Elles ont fait de moi leur plus intime conseiller, eunuque d'une cour hystérique de duchesses du sang. Je ne leur cède pas un pouce de territoire : outre la suprématie de ma taille et de ma force, ma capacité à tenir l'alcool, je leur dispute les lauriers, au lycée, dans leurs matières favorites. Je tente de les égaler en bavardages, en arguties, en danse ; de les doubler dans l'art de la drague ou dans la prétention de savoir manier un sexe d'homme. J'ai beau être puceau, posséder l'engin en question donne quelques connaissances. Il reste que c'est Lila qui récolte les faveurs des mâles. Involontairement elle les collectionne : chaque nou-

vel amoureux ne peut être que meilleur que le salaud précédent, du moins les trois premiers jours.

Moi-même, il y a trois ans, je me suis entiché de Lila. C'était non la plus parfaite des filles – boucles blondes tombant sur le vélin de son cou, museau de petite chatte et regard méprisant – mais celle qui semblait le mieux tenir en respect les garçons. C'est elle qui m'a transmis son savoir-faire, montré les regards et les gestes qu'elle sait provoquer. J'ai compris les hésitations des mecs et des profs, certains de leurs sourires, leurs égards. Elle m'apprit comment les amadouer et faire naître en eux des espoirs terribles. Avec Lila tout est sexuel. Elle met dans ses paroles des doubles sens assassins, demande du secours, apitoie sur son sort, berce les blessés sur son sein.

\*

Ça y est, je tanne Lila pour qu'on s'embrasse. Elle s'amuse de mon impatience :

— Tu étais le seul mec qui me foutait la paix, et maintenant tu viens mendier des baisers !

Elle est flattée, je lui ai tant fait l'article de mon désir pour les hommes... Elle sent qu'elle sera l'unique fille à qui j'aurais fait des avances. (Quant aux garçons, nous avons découvert qu'une même incompréhension nous séparait d'eux et c'est, d'après Lila, ce sortilège que nous devons nous acharner à rompre : n'ayons pas l'air impressionnés par leur brusquerie, ils seront radoucis et presque pris au piège.)

— C'est juste technique. Un baiser technique pour m'entraîner, pour voir comment on tourne la langue. Tu sais que tu ne m'attires pas, tu peux bien te laisser faire !

— Je te sers de brouillon...

Elle prend plaisir à mon empressement et finit par convenir que ce n'est pas un piège. Alors elle m'embrasse à pleine bouche, et sa langue danse avec la mienne. Cette rosée brûlante me soulève un sexe dur comme du bois. Elle ne s'en formalise pas, fait mine d'admirer là l'universalité de certains mécanismes.

Alors c'est ainsi qu'on embrasse. J'imagine qu'un homme est plus piquant, sa langue plus inquisitrice, et qu'il donne à son baiser davantage de force pour vous coucher là. Peut-être ne retrouverai-je jamais la molle douceur, le velours tiède d'embrasser Lila ?

— Tu ne te débrouilles pas si mal, chéri.

— Ça risque d'être moins romantique avec ces messieurs.

— Tu as trouvé ça romantique ? C'est mignon ! Tu es amoureux de moi, ça crève les yeux. Ah, si tu étais hétéro, au lieu de te compliquer la vie...

— Si j'étais comme les autres, tu ne m'aurais même pas accordé un regard.

— J'avoue que ton côté sensible te rajoute du charme. Je te vois bien en père aimant, pour mes enfants : « Les petits, soyez bien sages, Papa est parti tailler quelques pipes à la gare pour gagner sa vie, il revient ce soir ! ».

— Je me verrais plutôt chef d'orchestre, ou compositeur. Ou metteur en scène. Ou décorateur d'intérieur fou, au fond d'un château : tapisseries, peintures, harem, passages secrets, piscine intérieure...

— En attendant, tu as convaincu tes parents pour ton installation à Paris ?

— Je leur ai encore rien dit. Mais on a lancé la demande de bourse. Je les mettrai devant le fait accompli, ils ne feront pas de difficulté.

— Bon. Tu t'arranges comme tu veux, mais j'exige qu'on fasse notre rentrée universitaire ensemble, main dans la main, enfin libres, et à la Sorbonne.

Lila passe ses doigts dans mes cheveux et nous nous affaissons sur le lit. Pour moi, la *grande ville* c'est Bordeaux. Je n'entrevois la capitale qu'à travers les préjugés qu'on cultive ici, quelques photos de contacts sur le réseau social et les récits que m'en fait Lila. Elle me dépeint des soirs de fête, une jeunesse turbulente qu'elle fréquente par ses cousines. Mais pour l'heure, le pavillon familial, bordant la route qui longe la cité des Terrasses, est moins intimidant. Ici, on a même un jardinet de trois mètres sur trois qui servait de bac à sable à Gaspard. On a cinq pièces et la zone, pour n'avoir aucun charme, n'est pas réellement dangereuse. Les quelques emmerdeurs du coin sont dans ma classe depuis la maternelle, ils me connaissent et certains vont jusqu'à bien m'aimer ; mes parents, eux, se félicitent de vivre non loin des vrais pauvres.